



EXTÉRIEUR.

DANEMARK.

Kiel, le 15 avril.

DES voyageurs qui arrivent de Suède en ont rapporté des papiers anglais, qui vont jusqu'au 20 mars. Il paraît qu'à cette époque on travaillait aux apprêts d'une grande expédition qui devait mettre à la voile d'Yarmouth et des Dunes.

— On lit les notes suivantes dans divers papiers publics :

On avait reçu le 19, à Londres, la première nouvelle de l'entrée des Russes dans la Finlande suédoise. Les ministres aussitôt tinrent, dans Downing-Street, un conseil qui dura trois heures; et il fut ensuite expédié un courrier au roi, à Windsor.

La sensation que fit cette nouvelle ne peut se décrire; elle est regardée comme une calamité nationale. La consternation est augmentée par le silence que gardent les ministres; la curiosité publique n'a été satisfaite que par un avis affiché au café Lloyd. (*Morning-Chronicle.*)

Il n'est pas un Anglais qui n'apprenne, avec une profonde douleur, la nouvelle aussi affligeante qu'inattendue de l'entrée des Russes sur le territoire suédois. Le gouvernement n'ayant encore annoncé officiellement que la prise d'Hel-singford, nous devons attendre des avis ultérieurs. (*The Times.*)

Nous en sommes donc venus à ce point qu'il nous faille contempler la chute de notre dernier allié! Les Russes sont entrés dans la Finlande suédoise, et le ministère anglais envoie ses vaisseaux et ses troupes par-tout, excepté en Suède. Cette unique amie tombée, ne sera-t-il point bientôt tems de songer au salut de la Grande-Bretagne? Pauvre vieille Angleterre! (*poor old England!*) l'abîme qu'ont creusé l'ignorance et la corruption de ses ministres, s'appête enfin à l'engloutir! La pétition pour la paix présentée par 30,000 citoyens est maintenant appuyée par 100,000 signatures. (*The Independent Whig.*)

ALLEMAGNE.

Brunswick, le 10 avril.

Il y a eu, la nuit dernière, en cette ville une si grande inondation qu'on allait en bateau dans les rues; les torrens ont emporté les ponts, et plusieurs maisons ont beaucoup souffert. La rue Jacob est entièrement submergée, et si l'eau monte encore d'un demi-pied, la cour de la poste le sera aussi.

Le chariot de poste allant d'ici à Hambourg est revenu sans marchandises ni effets; il n'a apporté que des lettres. Hier encore, l'eau a causé bien des dégâts. La Fallersleben, ainsi que le pont de la porte de Wenden, ont été emportés par la violence des torrens. Dans les parties basses de la ville, l'eau a été à douze pieds de hauteur. Le dommage est évalué au moins un million d'écus. Cette inondation doit avoir de même occasionné de grands dégâts à Stolberg et à Nordhausen. Toutes les postes manquent ici. C'est la fonte précipitée des neiges sur le Hartz qui a causé cette inondation. (*Journal de l'Empire.*)

Francfort, le 19 avril.

La ville a célébré, hier, en l'honneur de son auguste souverain, la fête qui avait été annoncée. Tout le peuple était dans l'ivresse de la joie; il y avait des bals et des divertissemens dans les quatorze quartiers de la ville; une illumination brillante décorait les édifices publics, et sur-tout la façade de la maison du spectacle, où l'on se plaisait à voir le buste du prince. L'intérieur de la salle du théâtre n'étant point assez vaste, une allée couverte conduisait à la salle du Manège. Plusieurs princes voisins, beaucoup de personnes de distinction, parmi lesquelles on remarquait M. le maréchal Kellermann, ont assisté à cette fête.

— M. le baron de Grothe, ancien ministre d'état de Hanovre, est mort dans ses terres, à l'âge de soixante-quatre ans.

(*Gazette de France.*)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 17 avril.

Plusieurs personnes de la suite de S. M. sont parties d'ici pour Amsterdam. On prétend que le monarque se mettra en route, mercredi prochain, pour sa capitale, et que les corps de la garde qui sont encore ici, se mettront aussi en marche, vers cette époque, pour assister à l'entrée solennelle du roi à Amsterdam. Une partie de la gendarmerie qui est en garnison dans notre ville, doit se rendre, au premier jour, à la même destination. La présente session extraordinaire du corps législatif sera fermée après-demain. S. M. a fait précéder son arrivée à Amsterdam par un de ces actes de bienfaisance qui honorent son cœur. Son Exc. le ministre de l'intérieur a fait parvenir, par ordre de S. M., une somme considérable en argent, tirée de son trésor particulier, au bourguemaitre de la ville d'Amsterdam, qui est occupé d'en faire la distribution aux familles indigentes, sans distinction de la religion qu'elles professent.

(*Journal de Paris.*)

INTÉRIEUR.

Nice, 14 avril.

S. A. I. le prince Borghèse est arrivé hier dans notre ville, où il était attendu par S. A. I. la princesse Pauline, son auguste épouse. On dit que ces illustres personnages se rendront sous peu dans leur gouvernement-général au-delà des Alpes.

Turin, le 16 avril.

Aujourd'hui, à deux heures dix minutes après minuit, nous avons ressenti une nouvelle secousse de tremblement de terre, aussi forte que celle du 2 de ce mois; elle a été suivie pendant une heure, et à différens intervalles, d'un bruit tel que le feraient plusieurs voitures chargées de barres de fer qui passeraient dans une rue. Les sonnettes et même les cloches se sont fait entendre. L'alarme est générale; cependant on ne parle d'aucun accident. Voici des observations publiées à ce sujet par M. Vincent Revelli, membre de l'Académie des sciences de cette ville; elles ont été écrites à trois heures après minuit:

« Je lisais tranquillement dans mon lit, lorsqu'à deux heures dix minutes précises, ayant entendu tout-à-coup un bruit sourd et une espèce de frémissement qui allait toujours en croissant, accompagné d'un mouvement ondulatoire, je portai la main sur mon poulx, qui est très-régulé, et je comptai jusqu'à sept vibrations, ce qui répond à quatorze secondes. Le mouvement augmenta tellement que mon lit balança du nord au sud; tous les meubles de ma chambre, et sur-tout une lampe suspendue à la voûte, ont été fortement ébranlés dans la même direction.

« Ayant ouvert la fenêtre, j'ai remarqué que le ciel était parfaitement serein, la lune et les étoiles brillaient de la lumière la plus vive, et aucun vent, aucun bruit ne troublaient le silence de la nuit. Le baromètre était à 5 lignes au-dessus de 27. Le thermomètre de Reaumur à 11 degrés: à deux heures trois quarts, le vent de nord-est commença à souffler. »

Au reste, si Turin a été épargné par cette secousse, on n'est pas sans inquiétudes sur les effets qu'elle aura pu produire dans les vallées. à en juger d'après les tristes détails qu'on reçoit encore tous les jours sur les suites du premier tremblement. A Luzerne, à Saint-Germain, dans toute la vallée et dans les environs, il n'y a presque plus de maisons habitables; les habitans ont été forcés de les abandonner. Le célèbre physicien, M. l'abbé Vassalli, qui a visité ces contrées par ordre de M. le préfet, affirme qu'il n'existe aucune apparence d'un volcan: cependant personne n'est rassuré. M. l'abbé Vassalli se propose de publier ses observations.

Paris, le 24 avril.

S. Ex. le ministre de l'intérieur a fixé au jeudi 28 avril la séance générale de la Société établie près de lui, pour l'extinction de la petite-vérole. Le comité central présentera son rapport sur les progrès de la vaccine en France, pendant les années 1806 et 1807.

La Société se réunira à midi, dans la bibliothèque de l'Ecole de Médecine, et sera présidée par S. Exc.

Depuis quelques jours des ouvriers ont repris les travaux du quai du Louvre, qui avaient été interrompus pendant la mauvaise saison; ils achèvent en ce moment le parapet dont ce quai doit être bordé.

On vient de refaire à neuf la couverture de la grande galerie du Musée-Napoléon, en laissant cependant la vieille toiture aux endroits où l'on doit pratiquer des jours pour éclairer cette galerie. On commence même déjà les ouvertures du côté qui touche au salon. On travaille également dans l'intérieur pour couper la galerie en plusieurs salles séparées les unes des autres par des arcades soutenues sur des colonnes.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 5 janvier 1808, sur la demande de Claude Sidoine, Michel Duroc, ancien capitaine de dragons au service de France, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Mirecourt, département des Vosges, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre-François Renauld, dont on n'a pas de nouvelles depuis vingt ans.

Par jugement du 14 décembre 1807, sur la demande de Jean Gaultier, tailleur d'habits à Déon, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Châteauroux, département de l'Indre, a déclaré l'absence de Jean Gaultier, fils.

Par jugement du 13 janvier 1808, sur la demande de Marie Biever, veuve d'Adam Heigner domicilié à Prum,

Le tribunal de première instance à Prum, département de la Sarre, a déclaré l'absence de Charles Biever.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN.

Séance publique du 2 avril 1808, présidée par M. Delarue.

A l'ouverture de la séance, M. Delarivière, secrétaire, a lu un rapport sur les ouvrages présentés depuis la dernière séance publique. Il a fait une mention particulière d'un Mémoire de M. Roussel, sur les changemens survenus à la surface du territoire des environs de Caen, d'abord par la retraite des eaux de la mer, et ensuite par leur nouvelle invasion; d'un autre Mémoire du même membre, sur l'évaporation spontanée de l'eau; et d'un troisième, sur les météores ignés, et la direction que le tonnerre suit le plus communément; d'un Mémoire de M. Prudhomme, sur la vessie natatoire des poissons; et d'un autre sur les deux tempêtes du 15 janvier et du 12 février 1808, et sur les plus petites et les plus grandes marées; d'un Mémoire historique de M. Delarue, sur le Palinode de Caen.

Après ce rapport, on a entendu :

1°. Une Notice sur la vie et les ouvrages de feu M. Pottier, professeur au Lycée de Caen et membre de l'Académie, avec une Éloge sur le même sujet, par M. Leprêtre;

2°. Un poème sur le tombeau de Virgile, par un associé correspondant;

3°. Un mémoire de M. Prudhomme, sur les Comètes en général, et en particulier sur celle qui a paru dans les derniers mois de 1807;

4°. Une fable de M. Brémontier, intitulée les Deux Girouettes;

5°. Un Mémoire historique de M. Delarue, sur l'origine de l'usage du cidre et du vin à Caen et dans les environs de cette ville;

6°. Une héroïde de M. Chamvallon, associé correspondant, sur les désastres causés à Cherbourg par la tempête du 12 février; lue par M. Chantereyne.

VOYAGES. — HISTOIRE NATURELLE.

Sur la force physique des Peuples sauvages, comparée à celles des Nations civilisées, par M. F. Péron (1).

« Elle est récente encore cette époque singulière où l'on vit des hommes célèbres, entraînés par une imagination ardente, aigris par les malheurs inséparables de notre état social, s'élever contre lui, en méconnaître les bienfaits, et réserver pour l'homme sauvage toutes les sources du bonheur, tous les principes de la vertu. Leur funeste éloquence égara l'opinion; et pour la première fois on vit des hommes sensés gémir sur les progrès de la civilisation, et soupirer après cet état misérable, illustré de nos jours, sous le nom réducteur d'état de nature. »

« De tous les biens dont les apologistes de l'homme sauvage se complurent à le gratifier, la force physique est celui sur lequel ils insistent plus particulièrement et plus constamment. Produit et compagnie d'une santé vigoureuse, la force physique serait, en effet, l'un des premiers titres à la supériorité; et si véritablement elle devait être l'appanage exclusif ou même plus particulier de l'état sauvage, la civilisation, il faut en convenir, nous aurait ravi l'un des gages les plus certains du bonheur. Aussi les détracteurs de l'ordre social ont-ils rapporté leurs déclamations les plus éloquentes à cette espèce de dégradation de l'homme civilisé, et se sont-ils efforcés de la consacrer en principe. Jusqu'à ce jour, cependant, on a manqué de tout moyen pour comparer exactement la force des individus et des peuples; jusqu'à ce jour on n'a fait aucune expérience directe sur cet objet. »

Après cette exposition de principes, M. Péron parle du dynamomètre dont il s'est servi pour ses expériences, puis il poursuit ainsi :

« Sur la terre de Diémen, sur l'île Maria qui l'avoiisine, il existe une race d'hommes tout-à-fait différente de celle qui peuple le continent de la Nouvelle-Hollande. Pour la taille les individus se rapprochent assez des Européens; mais ils en diffèrent par leur conformation singulière. Avec une tête volumineuse, remarquable sur-tout par la longueur de celui de ses diamètres qui, du menton, se dirige vers le sinciput; avec des épaules larges et bien développées, des reins bien dessinés, des fesses généralement volumineuses, presque tous les individus présentent en même-temps des extrémités faibles, allongées, peu musculeuses, avec un ventre gros, saillant et comme ballonné. Du reste, sans chefs proprement dits, sans lois, sans aucune forme de gouvernement régulier, sans arts d'aucune espèce, sans aucune idée de l'agriculture, de l'usage des métaux, de l'asservissement des animaux, sans vêtements, sans habitation fixe, sans autre retraite qu'un misérable abatté d'écorce pour se défendre de la froidure des vents du sud, sans autres armes que le casse-tête et la sagaie; toujours errant au milieu des forêts ou sur le rivage des mers, l'habitant de ces régions réunit sans doute tous les caractères de l'homme non social; il est par excellence l'enfant de la nature. Combien il diffère cependant, soit au moral, soit au physique, de ces tableaux séduisants que l'imagination et l'enthousiasme créèrent pour lui, et que l'esprit de système voulut ensuite opposer à notre état social. »

Ici M. Péron expose les détails de ses expériences dynamométriques, desquelles il résulte, que le terme moyen de la force des peuples sauvages de la terre de Diémen et des îles qui l'avoiinent, est de beaucoup inférieure à celle des nations européennes.

L'auteur examine ensuite, sous le même rapport, les habitants de la Nouvelle-Hollande, et trace le tableau suivant de leur état social.

« Toute la Nouvelle-Hollande, depuis le promontoire de Wilson au sud, jusqu'au cap d'Yorck au nord, paraît être habitée par une race d'hommes essentiellement différente de celles qu'on a connues jusqu'à ce jour. La stature de ces hommes est à peu-près la même que celle des habitants de la terre de Diémen; mais indépendamment de plusieurs autres caractères qu'il n'est pas de mon objet de retracer maintenant, ils diffèrent sur-tout de ces derniers par la couleur moins foncée de leur peau, par la nature de leurs cheveux lisses et longs, et par la conformation remarquable de leur tête, qui, moins volumineuse, se trouve déprimée en quelque sorte vers son sommet, tandis que celle des Diémois est, au contraire, allongée dans le même sens. Le torse des individus de ce nouveau peuple est aussi généralement moins développé; du reste, même disproportion entre

les membres et le tronc, même faiblesse, même gracilité de membres, et souvent aussi même tuméfaction du ventre. Pour ce qui concerne l'état social, les habitants de la Nouvelle-Hollande sont, à la vérité, tout-à-fait étrangers encore à la culture des terres, à l'usage des métaux; ils sont comme les peuples de la terre de Diémen, sans vêtements, sans arts proprement dits, sans lois, sans culte apparent, sans aucun moyen assuré d'existence, contraints, comme eux, d'aller chercher leur nourriture au sein des forêts ou sur les rivages de l'Océan. Mais déjà les premiers éléments de l'organisation sociale se manifestent parmi eux; les hordes particulières sont composées d'un plus grand nombre d'individus; elles ont des chefs; les habitations, quoique bien grossières encore, sont plus multipliées, mieux construites; les armes sont plus variées et plus redoutables; la navigation est plus hardie, les canots sont mieux travaillés, les chasses plus régulières, les guerres plus générales; le droit des gens n'y est déjà plus étranger: enfin, ces peuples ont assujéti le chien; il est le compagnon de leurs chasses, de leurs courses et de leurs guerres. Du reste, aussi farouches que les Diémois, ils se montrent encore plus intraitables envers les étrangers. Dampier, Cook, la Peyrouse et Flinders ont été forcés, en différents lieux, à diverses époques, de faire usage des armes à feu pour repousser leurs insultes, et nous-mêmes nous n'avons évité cette cruelle nécessité qu'en nous condamnant à la retraite. »

Ces détails sur la conformation physique, et sur l'effet social des peuples de la Nouvelle-Hollande étant exposés, l'auteur rend compte de ses expériences sur la force physique qui leur est propre, et il en obtient des résultats analogues à ceux que nous venons d'indiquer pour la terre de Diémen.

La troisième section du Mémoire intéressant dont nous présentons l'analyse, est consacrée aux peuples Malais de l'archipel de Timor dont l'auteur expose ainsi les caractères particuliers.

« Les Malais, dit M. Péron, ainsi que je l'ai rapporté ailleurs, sont étrangers aux îles du grand archipel d'Asie. Conquêteurs farouches et sanguinaires, ils les ont envahies à une époque dont l'histoire et même la tradition ne gardent aucun souvenir. Etablis sur le rivage de la mer, occupant toutes les côtes, ils sont réunis en sociétés nombreuses et régulières; ils habitent dans des villes ou des villages plus ou moins étendus. Soumis à des rois plus ou moins puissants; parvenus, par leur commerce avec les Européens, à un état de civilisation avancé, ils exercent différents arts, ils se livrent à la culture des terres, aux soins des troupeaux, à la pêche, au commerce, à la navigation, autant que leur apathie naturelle le permet, et que leurs besoins l'exigent. Issus des féroces guerriers de Malac, ils en conservent le langage, les mœurs, les habitudes, la religion et les lois; mais ils ont perdu par l'habitude d'une longue soumission aux Portugais et aux Hollandais, une partie de la férociété de leurs ancêtres. »

Dans la 4^e et dans la 5^e section, l'auteur expose ensuite avec beaucoup d'intérêt les expériences comparatives qu'il a faites sur un nombre de Français et d'Anglais, égal à celui des sauvages de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Hollande et des habitants de Timor, qui avaient été soumis à l'action du dynamomètre, et réunit dans une 6^e division les résultats généraux de toutes ces expériences curieuses. Nous allons les faire connaître ici.

Force des mains exprimée en kilogrammes.

Terre de Diémen.....	50,6 kilog.
Nouvelle-Hollande.....	51,8
Timor.....	58,7
Français.....	69,2
Anglais.....	71,4

Force des reins exprimée en myriagrammes.

Terre de Diémen.....	00,0 myriag.
Nouvelle-Hollande.....	14,8
Timor.....	16,2
Français.....	22,1
Anglais.....	23,8

D'où il résulte, poursuit l'auteur :

1^o. Que les habitants de la terre de Diémen, les plus sauvages de tous, les enfants de la nature par excellence, sont les plus faibles;

2^o. Que ceux de la Nouvelle-Hollande, qui ne sont guère plus civilisés, sont plus faibles que les habitants de Timor;

3^o. Que ces derniers, à leur tour, sont beaucoup plus faibles, soit des reins, soit des mains, que les Anglais et les Français.

D'où l'on peut conclure que le développement de la force physique n'est pas toujours en raison directe du défaut de civilisation; qu'il n'est pas un produit constant, un résultat nécessaire de l'état sauvage.

Après avoir ainsi constaté par des expériences positives un défaut de vigueur très-remarquable dans les peuples sauvages, l'observateur analyse les différentes causes qui lui paraissent susceptibles de déterminer et d'entretenir cette faiblesse. La discussion qu'il établit à cet égard, devient d'autant plus intéressante, que tous les arguments dont il s'appuie sont tirés de l'histoire la plus particulière des hordes sauvages et malheureuses dont il s'agit.

Nous reviendrons sur cette seconde partie d'un travail également précieux par les idées neuves et les résultats importants qu'il présente, et que la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut a consacré par ses suffrages les plus honorables.

AGRICULTURE. — COTON.

Du Cotonnier et de sa culture, ou Traité sur les diverses espèces de cotonniers, sur la possibilité et les moyens d'acclimater cet arbre en France; sur sa culture dans différents pays, principalement dans le midi de l'Europe, et sur les propriétés et les avantages économiques, industriels et commerciaux du coton; par Charles Philibert Lasteyrie, membre de la Société philomatique, d'agriculture du département de la Seine, royale de Stockholm, royale des sciences de Goetting, etc., etc. (1).

PREMIER EXTRAIT.

Nous devons au zèle, aux lumières et au talent de M. Lasteyrie plusieurs ouvrages du plus grand intérêt sur l'économie rurale; tous ont pour objet quelque importante amélioration ou quelque accroissement dans nos richesses agricoles; celui qu'il publie aujourd'hui réunit éminemment ces avantages et offre une ample instruction sur l'emploi du coton, les moyens d'en introduire la culture en France et de la mettre à portée de tous ceux qui voudraient l'entreprendre.

Déjà plusieurs Sociétés d'agriculture, celle de Paris, entre autres, ont répandu des connaissances sur cette matière; elles ont fait parvenir dans les départements quelques aperçus pour fixer l'attention des cultivateurs et les engager à tenter des essais; l'on a distribué des graines et proposé des prix pour ceux qui présenteraient les résultats les plus certains et les plus utiles des expériences qu'ils auraient faites. Des hommes publics, des écrivains éclairés, le Gouvernement, ont secondé par des écrits ou des mesures convenables, ce concours de volontés pour enrichir notre sol de cette production; déjà quelques obstacles, ceux qui tenaient à l'ignorance des faits et au manque d'instruction, ont disparu; il est probable que la sage direction donnée à l'esprit public et le goût de l'agriculture, acheveront le reste.

Pour y concourir, l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons y a réuni tout ce qui se rapporte à la culture et à l'emploi du coton; examinant son sujet sous tous les rapports, il a montré la possibilité, la facilité, l'utilité d'y consacrer des terrains considérables épars sur l'immense étendue de l'Empire français, il a répondu aux objections, et préparé ainsi la voie aux moyens d'exécution en grand.

Sous le titre de *Considérations générales*, il a d'abord levé les doutes sur la possibilité d'acclimater le coton en France; l'analogie, les faits, la comparaison des latitudes et des lieux, lui offrent des preuves si palpables à cet égard, qu'il n'y a, ce nous semble, à y opposer, que l'objection bannale et futile tirée de l'oubli, ou de la négligence des propriétaires français; objection à laquelle il est aisé de répondre, comme y répond en effet l'estimable auteur.

Mais suivons M. Lasteyrie dans le plan qu'il s'est tracé. Il en résultera un double avantage pour le lecteur, d'abord de prendre une idée de l'ouvrage, et ensuite de connaître les matières qui y sont traitées.

« Depuis quarante ans environ, dit-il, on a fait en France, dans la Catalogne, le Milanais, le Piémont, la Toscane, la Suisse, la Hongrie, l'Autriche, la Saxe, etc., quelques essais tendant à introduire la culture du coton dans ces divers pays. On a entrepris des essais en France, principalement dans le Languedoc, le Roussillon et le Dauphiné. M. Mourgue est celui qui leur a donné le plus de développement; il a semé aux

(1) Extrait du Voyage et des Découvertes aux Terres Australes, exécuté et publié par ordre de S. M. l'EMPEREUR ET ROI. Nous rendrons compte incessamment de cet important ouvrage qui se vend chez Arthus Bertrand, rue Haute-Feuille, n° 23.

(1) Un volume in-8°, avec trois figures gravées en taille douce. — Prix, 5 fr.

A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Haute-Feuille, n° 23. — 1808.

environs d'Aix, en 1790, un millier de pieds, et il paraît en avoir obtenu une assez bonne récolte; ceux qu'on a tentés en Catalogne, n'ont pas eu de suite, malgré les succès obtenus.

Les autres Etats, le Milanais, le Piémont, la Toscane, la Suisse, la Hongrie ont également abandonné ou négligé cette culture, soit par les mauvaises méthodes employées, par le manque d'intelligence, ou parce que les lieux étaient mal choisis. On en peut dire autant de la Saxe, de l'Autriche; en Angleterre on a cultivé en 1793 des cotonniers dans le comté de Lancastre, qui ont donné assez de coton pour fabriquer une pièce de mousseline de sept aunes et demie de long et une aune et demie de large.

On ne peut encore tirer de ces faits aucune conséquence absolue pour ou contre la France; on ne saurait sur ces simples indices s'y livrer à la culture de cette plante en grand; avant de s'y engager, il faut s'instruire des probabilités qui peuvent en encourager les travaux, et s'assurer jusqu'à un certain point que ces travaux ne seront point sans bénéfice; enfin il faut connaître les obstacles, afin que de bonne heure on apprenne à les vaincre.

Un premier motif d'encouragement c'est de savoir que dans plusieurs pays septentrionaux il croît du coton; car on en tirera une conséquence en faveur des latitudes ou des climats semblables.

Les Chinois sont le peuple qui font le plus grand usage de cette substance pour leurs vêtements; ils le cultivent en grand et dans presque tout l'Empire. Les missionnaires français assurent qu'on en trouve des champs immenses dans le Pecheli, et sur-tout aux environs de Pékin qui en est la capitale. Cette province s'étend vers le nord jusqu'au 41° degré de latitude; les froids y sont plus rigoureux pendant l'hiver que dans nos départemens méridionaux. « Les rivières des environs de Pékin, disent les missionnaires, commencent à geler vers le milieu du mois de novembre et ne dégèlent que sur la fin de mars... Les terres gèlent en hiver jusqu'à trois ou quatre pieds de profondeur, et une fois prises, elles ne dégèlent que sur la fin de mars; le printemps est beaucoup plus tardif ici que dans nos provinces méridionales. »

Cet exemple de la température qui règne dans la province de Pecheli pendant l'hiver, prouve bien que la vigueur et la durée du froid ne peuvent être un obstacle en France à la culture du cotonnier arbuste. Nous avons même sous ce rapport dans nos provinces méridionales un avantage bien marqué sur cette partie de la Chine, puisque nos printemps commencent plus tôt, et qu'ainsi le cotonnier peut jouir, sous notre climat, d'une végétation plus prolongée, et par conséquent donner un fruit d'une plus grande maturité. Ce dernier avantage peut compenser le degré de chaleur qui en été est beaucoup plus élevé à Pékin que dans le midi de la France. Ainsi donc, aidé de quelques précautions pour faciliter l'action de la chaleur, on peut cultiver en grand le coton dans les départemens formés du Languedoc, de Roussillon, de la Provence, des Alpes-Maritimes, etc.

Cette opinion est appuyée de celle des missionnaires français eux-mêmes; ils regardent la culture du coton comme pouvant offrir de nouvelles richesses à nos provinces du midi; elle l'est encore de l'exemple d'autres pays situés à des latitudes élevées et à une température aussi froide que la nôtre. Dans les contrées de la Bukarie, dans les environs de la Mer-Caspienne, le long du fleuve Terek, sur les rives de la Kouma, le coton est cultivé et y forme un objet de commerce. Quoique ces pays ne s'étendent que jusqu'au 45° degré de latitude, néanmoins les froids des hivers y sont beaucoup plus rigoureux et plus longs que dans la Provence et le Languedoc; pendant l'époque des chaleurs même, les nuits sont constamment très-fraîches, circonstances qui donnent tout lieu de croire que le coton qui y prospère, aurait le même succès dans nos contrées situées à-peu-près sous le même parallèle, mais qui n'éprouvent pas ces transitions brusques de température.

Plusieurs pays du Levant, qui fournissent une assez grande quantité de coton, ont beaucoup d'analogie avec les départemens du midi; il s'en trouve même, au rapport des voyageurs, où les froids sont aussi vifs, sans que les chaleurs s'y fassent sentir avec plus d'intensité; telles sont la Macédoine et la Natolie.

M. Félix Beaujour, qui a résidé plusieurs années à Salonique, en qualité de consul français, s'exprime ainsi dans son *Tableau du Commerce de la Grèce*: « Il est certain que le climat de la Provence est plus doux et plus tempéré que celui de la Macédoine. Le voisinage de l'Athos, du Pangée et de l'Olympe apporte ici de fréquentes variations dans la température; j'ai vu le thermomètre descendre à Salonique à des degrés où l'on ne l'a jamais vu à Marseille; il n'est donc

pas douteux que le coton ne pût être mis en culture réglée dans nos départemens méridionaux. »

Après avoir parcouru les pays de l'ancien Continent, qui, sans être plus favorisés du côté du climat que le midi de la France, recueillent néanmoins abondamment du coton, M. Lasteyrie passe en Amérique et y trouve de nombreux exemples du même fait.

« Le sol de la Caroline du Sud peut être comparé à nos landes de Bordeaux, dit l'auteur; il est en général léger, sablonneux, couvert de pins et de savannes ou landes, comme l'espace de terrain qui s'étend de Bordeaux à Bayonne. On cultive avec beaucoup de succès le cotonnier dans cette partie de l'Amérique septentrionale, qui commence au 32° degré et se termine au 35°.

« La Caroline du Nord, située entre le 33° d. 50 min. et le 36° d. 50 min., jouit d'un sol plus fertile et possède une culture de cotonniers beaucoup plus étendue; on y sème cette plante annuellement, car sa tige se détruit par le froid.

« En remontant vers la Virginie, on trouve un climat moins chaud que ceux dont nous venons de parler; il est renfermé du sud au nord, depuis le 36° d. 30 min. jusqu'au 40° d. 30 min. La terre peu fertile, y donne cependant de bonnes récoltes de tabac; mais les habitants ont essayé depuis quelques années la culture du cotonnier, et l'ont trouvée si lucrative, qu'ils l'étendent de jour en jour en abandonnant celle de tabac: on calcule en effet que cette première culture offre de bien plus grands bénéfices que l'autre, et qu'il y aurait de l'avantage à la continuer lorsqu'on même que le coton ne serait vendu sur les lieux qu'au prix de 12 sous la livre. »

L'on peut voir dans l'auteur d'autres exemples des succès de la culture du coton dans cette partie de l'Amérique; nous ne nous y arrêtons pas, nous dirons seulement avec lui, qu'il en résulte qu'elle y est établie jusqu'au 50° d. de latitude, et que d'après les rapports de climat entre ce pays et l'Europe, on peut regarder comme une conséquence nécessaire qu'elle peut également être introduite en France avec succès et avantage, puisqu'à une latitude plus élevée, la température est plus douce chez nous, que dans l'Amérique du Nord.

Ce n'est pas seulement en Asie et dans le Nouveau-Monde que l'on récolte le coton, plusieurs contrées de l'Europe, l'Espagne, l'Italie, les îles de la Méditerranée en produisent ou l'ont produit autrefois, comme nous l'avons déjà dit; la culture en a été tentée et a très-bien réussi en Sardaigne et particulièrement en Corse; la plaine d'Aléria, dans cette dernière île, est présentée par ceux qui l'ont visitée, comme offrant de grandes facilités pour l'y étendre encore. On trouve des preuves dans plusieurs écrivains qu'elle était pratiquée en Provence, dans le 16° siècle, principalement du côté d'Hyères.

Comment se fait-il donc qu'elle y ait été négligée ou abandonnée depuis, qu'elle n'ait point attiré l'attention des cultivateurs et des propriétaires?

« La mode, dit M. Lasteyrie, le caprice des hommes, l'intempérie des saisons, l'extension du commerce au dehors peuvent s'être opposés à ce genre d'industrie agricole. La culture n'avait pas été assez étudiée, il y a un siècle, les principes de la végétation et de la fécondité du sol n'étaient pas suffisamment connus pour qu'on pût exécuter sous un autre climat une culture étrangère. Mais ce qui paraissait impossible à une époque où le plus utile des arts était abandonné à des hommes grossiers et ignorans, peut devenir praticable dans un siècle où l'agriculture, ainsi que tous les arts, ont été éclairés du flambeau des sciences naturelles.

« Si les départemens méridionaux de la France sont susceptibles de produire de bonnes récoltes de coton, la Corse et la rivière de Gênes offrent à cet égard des probabilités plus certaines. Les plantes indigènes des pays chauds qui croissent facilement dans ces parages, ne permettent pas de douter à ce sujet. Il existe en Corse une grande quantité de terrains abandonnés qui peuvent, avec peu de travail et de dépenses, être plantés en cotonniers et donner de grands bénéfices aux propriétaires, ce pays situé entre le 41° degré 24 minutes, et le 42° degré 55 minutes de latitude septentrionale, contient environ 320 lieues carrées. La plupart des vallées sont arrosées par des ruisseaux et des rivières qui peuvent être employés aux irrigations. Le sol des plaines et des côtes est léger, sablonneux et fertile; il convient très-bien au cotonnier, ainsi que la température, puisque l'on trouve en pleine terre, dans toutes les parties de l'île, des citronniers et des orangers.

« Il est difficile, sans doute, de prévoir si telle plante abandonnée à elle-même ou aidée des secours de l'art, parviendra jamais à dépasser le degré de latitude qui semble lui avoir été fixé par la nature; ce qu'on sait cependant, par expé-

rience, c'est qu'il en est un grand nombre qui, après avoir été long-temps stationnaires dans les pays chauds, se sont répandues insensiblement dans les pays froids: les melons, le tabac, la vigne en sont des exemples. »

Tout donne lieu de penser qu'il en est de même du cotonnier, et qu'un jour, si le cultivateur y trouve son intérêt, il sera une des productions abondantes de la France.

Mais qui fera les premiers essais? A qui s'en doit-on rapporter pour vaincre les préjugés de la routine et les incertitudes du succès? Attendra-t-on qu'excités par quelques primes, les cultivateurs fassent des avances considérables, et cherchent dans des tentatives, des profits proportionnés à leurs desirs? *Ut quamvis avido pareant arva colono?* C'est peut-être la manière de penser qu'on a suivie.

On paraît avoir cru qu'il suffisait pour introduire cette culture en grand, d'accorder des primes en raison de la quantité que chaque cultivateur offrirait du produit de sa récolte. L'auteur ne partage pas entièrement cette opinion.

« Le système des primes, dit-il, peut conduire au but qu'on se propose, lorsqu'il s'agit d'une culture ordinaire, connue, dont on veut augmenter le produit, qui est déjà pratiquée sur une partie du territoire d'un pays; mais ici le cas est différent, les agriculteurs ignorent encore si la culture du cotonnier leur donnera des bénéfices réels; ils ne sont pas plus exempts de préjugés à cet égard que pour toutes les autres nouveautés, quelque évidentes que soient les preuves des avantages qu'elles présentent; tant que des expériences constantes ne les ont point convaincus, ils aiment mieux pratiquer ce qu'ils ont toujours fait, que de tenter des essais qui leur paraissent hasardeux. »

Pour parvenir à des résultats utiles et certains, il faut d'abord constater quelles sont les espèces de cotonniers qui conviennent le mieux à notre sol et à notre climat, il faut distinguer celles que l'on doit préférer sous le rapport de la qualité et de la quantité; il faut tirer les espèces des pays où elles sont les plus belles, et produites sous une température la plus approchant de la nôtre, etc. De pareils détails sont peu à la portée des cultivateurs ordinaires, et l'on risquerait peut-être le succès de l'entreprise, si on leur en abandonnait le soin entièrement.

Un exemple fera mieux sentir ce qu'on doit faire à cet égard. Il y a plus de cinquante ans qu'on a importé en France des individus de mouton mérinos. Cette importation n'avait produit aucun résultat; on forma depuis des établissemens pour la propagation de cette belle espèce; bientôt elle s'est répandue en France, et les propriétaires de fermes se sont empressés de s'en procurer; les avantages en sont sensibles aujourd'hui et ne peuvent aller qu'en croissant. Si la nation a été privée pendant cinquante ans du bénéfice de l'introduction des mérinos, parce qu'on s'était reposé d'abord sur l'intérêt et le zèle des cultivateurs, ne peut-on pas craindre qu'il n'en soit de même du cotonnier, malgré les primes et les encouragemens, si l'on se bornait à ce seul moyen? En 1766, le roi d'Espagne accorda l'exemption d'impôts pendant quatre ans à toutes les terres du royaume de Valence, cultivées en cotonniers; mais ce genre d'encouragement, qui n'est autre chose qu'une prime, n'a pas accru cette branche d'industrie agricole en Espagne.

M. Lasteyrie conclut de ces diverses considérations qu'en stimulant le zèle et l'intérêt des cultivateurs par des primes, il faudrait en même temps établir des cultures expérimentales, si l'on peut parler ainsi, qui servissent d'écoles, de centres de lumières, et donnassent l'impulsion nécessaire par l'évidence des avantages et des bénéfices de la récolte des cotons.

Ce n'est pas que cette culture soit difficile, ni qu'elle exige des terrains choisis; elle est moins pénible et moins dispendieuse que celle de beaucoup de végétaux; le coton s'accommode des sols les plus ingrats, et il demande peu d'avances, et les profits qu'on en retire sont généralement supérieurs à ceux du blé, de la vigne, du tabac, du lin, du chanvre. Il est d'un débit assuré, et une matière première d'une des plus considérables manufactures; il a remplacé en très-grande partie la soie, le chanvre et le lin, dans l'habillement de presque tous les peuples de l'Europe.

On verra dans l'ouvrage de M. Lasteyrie les détails intéressans qu'il donne sur cette immense consommation du coton, et les bénéfices que le travail qu'il procure répand dans la société; c'est presque à lui seul qu'est due la prospérité et l'aisance d'une des plus nombreuses classes ouvrières de la Grande-Bretagne. On compte que la filature du coton, qui s'y fait toute par machines, y entretient au moins cent soixante mille hommes, quatre-vingt-dix mille femmes et cent mille enfans; mais outre l'occupation que la filature donne à tant de monde, les bénéfices sont d'une im-

portance extrême. On calcule en Angleterre que le coton du plus gros calibre, filé par des machines à eau, laisse dans le pays deux schellings trois deniers par livre pesant pour le travail de la filature (2). Celui d'un calibre moyen ou d'une certaine finesse laisse de trois à quatre schellings et demi. Les fils portés au plus grand degré de finesse produisent un gain de six à huit schellings trois deniers par livre, et même les plus beaux fils pour les mousselines donnent jusqu'à quinze schellings. Ainsi la valeur de la matière brute est à-peu-près doublée dans la filature la plus grossière; elle est doublée avec moitié en sus dans les calibres moyens, et triplée, quadruplée, quintuplée dans les calibres les plus fins. On a même poussé en Angleterre la filature à un si haut degré de perfection, qu'on a produit des fils qui valaient jusqu'à quinze guinées la livre; ce qui donne un bénéfice de cinq mille neuf cents pour cent.

Ces faits et d'autres de même nature que l'auteur a recueillis dans son excellent ouvrage, montrent avec évidence la solidité et l'importance de la production du coton en grand, et les motifs multipliés que l'on a de s'appliquer à la naturaliser en France.

Mais il ne suffit pas des connaissances que nous venons d'indiquer pour y réussir, il faut encore avoir celle des méthodes de culture les plus appropriées à notre climat; c'est l'objet de la seconde partie du livre de M. Lasteyrie; ce sera également celui d'un second extrait, où nous exposerons sommairement en quoi consistent ces méthodes d'après les recherches de l'auteur; enfin un troisième article sera consacré à faire connaître le commerce du coton et son emploi dans les arts.

Il résulte déjà de ce que l'on vient de lire, et qui se trouve présenté avec de grands développemens et beaucoup de détails dans l'ouvrage;

1°. Que le coton est cultivé en grand dans des latitudes quelquefois, à la vérité, plus méridionales que celles des provinces du sud de la France; mais où la rigueur des hivers, le froid des nuits et d'autres circonstances rendent le climat moins propre à cette production que notre sol;

2°. Qu'il est cultivé dans les îles de la Méditerranée; qu'il l'a été autrefois en Provence, et qu'il peut l'être très-avantageusement en Corse, où peut-être il conviendrait de former des fermes ou cultures expérimentales, pour faire les premiers essais en grand;

3°. Que les primes et l'instruction ne paraissent pas suffire pour introduire cette richesse; que l'exemple de ce qui s'est passé dans le royaume de Valence, et plus encore ce que l'auteur rapporte touchant les mérinos, vient à l'appui de ce sentiment, et semble indiquer la nécessité de l'établissement et l'essai en grand au compte de l'Etat;

4°. Que la culture du coton est plus lucrative qu'aucune autre, et qu'elle est de nature à offrir un avantage certain, durable et croissant par la vente assurée de ce produit;

5°. Qu'elle est en même tems très-aisée à pratiquer; que tout sol, même le plus ingrat, lui convient, en lui appliquant les façons nécessaires à l'espèce et au genre de coton que l'on veut cultiver.

PEUCHET.

HISTOIRE NATURELLE.

Les individus à deux têtes (*les dicéphales*) sont assez communs. Il n'est guère d'années qui n'offrent quelques-uns de ces phénomènes. Mais ces têtes sont ordinairement implantées sur les mêmes épaules et placées l'une à côté de l'autre. Le *Journal de Médecine* du mois de février dernier, cite une observation plus curieuse et plus rare; c'est un individu né avec deux têtes, mais placées l'une au-dessus de l'autre, de sorte que la première en portait une seconde, phénomène singulier et d'un aspect hideux. Cet enfant dont M. Horne a consigné l'histoire dans les *Transactions philosophiques*, était né au Bengale. A son entrée dans le monde, sa tête hideuse fit une telle peur à la sage-femme, qu'elle crut tenir le diable dans ses mains et le jeta

dans le feu; il y resta assez long-tems pour avoir les oreilles et les yeux endommagés. Le corps était bien conformé; sur sa tête était une autre tête d'un pareil volume, et presque aussi parfaite; mais ce qui rendait le phénomène plus extraordinaire, c'est que cette tête était dans une situation renversée, de sorte que le front était en bas et le menton en haut; ce menton était terminé par un col qui lui-même l'était par une large tumeur ronde, dure et hideuse.

Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de six mois, les deux têtes se couvrirent d'une quantité à peu-près égale de cheveux noirs. On put alors faire sur le petit monstre des observations curieuses. On remarqua que les yeux de la tête supérieure avaient un mouvement propre qui ne correspondait point à celui des yeux de l'autre tête. Les paupières se fermaient souvent, lorsque la tête principale était éveillée, et elles s'ouvraient lorsqu'elle était endormie. La conformation des oreilles était imparfaite, il ne paraissait pas de conduit auditif. La mâchoire inférieure était très-petite, mais elle avait des mouvemens; la langue petite et plate y adhérait fortement. Les muscles de la face se contractaient; toute la tête jouissait de beaucoup de sensibilité, comme on s'en est assuré en irritant la peau et en introduisant le doigt dans la bouche. Si la mère y appliquait le mamelon, les levres essayaient un mouvement de succion.

M. Stack, qui résidait au Bengale, a vu l'enfant âgé d'environ deux ans, et jouissant d'une bonne santé. Lorsque la bonne tête tétait sa mère, on voyait la satisfaction exprimée sur la bouche de la tête renversée, ce qui annonce qu'elle avait alternativement des mouvemens indépendans et des mouvemens sympathiques. Le rire de la bonne tête s'épanouissait sur la mauvaise; mais la douleur de la mauvaise ne passait pas à la bonne; de sorte qu'on pouvait la pincer sans occasionner à l'autre la moindre sensation. L'enfant était du sexe masculin; il avait quatre ans lorsqu'il mourut d'un accident; son corps fut envoyé en Europe et disséqué avec beaucoup de soin. Chaque tête avait son cerveau, et chaque cerveau ses enveloppes propres. La dure-mère du cerveau supérieur adhérait fortement à la dure-mère du cerveau inférieur; en sorte que les deux masses cérébrales étaient entièrement séparées par une cloison résultant de la réunion adossée des deux dures-mères. De larges vaisseaux artériels et veineux établissaient une libre communication entre les deux cerveaux; chaque tête avait seize dents, mais elles étaient inutiles pour la mauvaise tête, qui était condamnée à vivre sans manger. Le *Journal de Médecine* contient beaucoup d'autres détails anatomiques sur ce phénomène rare et curieux.

A V I S.

MM. les actionnaires des fondries de Vaucluse, sont prévenus que pour se conformer à l'article 37 du nouveau Code de commerce, concernant les Sociétés par action, et obtenir l'autorisation prescrite, il devient nécessaire de donner une nouvelle forme, tant aux statuts et réglemens de la Société, qu'aux actions elles-mêmes.

A cet effet, il y aura, le 31 mai prochain, à midi précis, dans le local de la direction-générale, rue Bergère, n° 10, à Paris, une assemblée générale de tous les intéressés porteurs d'une ou de plusieurs actions, qui sont invités de vouloir bien en faire le dépôt au bureau de la direction, huit jours à l'avance, contre le récépissé qui leur sera fourni.

Messieurs les actionnaires sont aussi prévenus que le paiement du premier semestre de 1808 se fera, à bureau ouvert, à la direction générale à commencer du 16 mai prochain de 11 heures à 2 heures.

Paris, le 21 avril 1808.

Le directeur-général, B. L. FOULD.

MARTIN fils D'ANDRÉ, censeur.

DOMINIQUE ANDRÉ, conseil.

LIVRES DIVERS.

L'Enéide, traduite en vers, par M. J. Hyacinthe de Gaston, professeur du Lycée de Limoges, ancien officier de chasseurs; seconde édition, avec le texte et des notes; ouvrage adopté pour les Lycées. Quatre vol. in-12.

Prix 10 fr.; pap. vélin 20 fr.; et franc de port 3 fr. de plus.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4. — 1808.

Contes et Fables, suivis de quelques mois de Piron, mis en vers; par Jean-François Guichard. Deux vol. in-12.

Prix 3 fr. 60 c., et 4 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez le même libraire, où l'on trouve aussi les *Chef-d'œuvres de Voltaire*, nouvelle édition. Deux vol. in-12. Prix, 3 fr. 60 c., et 4 fr. 50 c., franc de port.

Du Génie des Peuples anciens, ou Tableau historique et littéraire du développement de l'esprit humain chez les peuples anciens, depuis les premiers tems connus jusqu'au commencement de l'ère chrétienne; par M^{me} V. de C*****, 4 vol. in-8°.

Prix, 24 fr., et 30 fr. franc de port.

A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, vis-à-vis celle du Pont de Lodi, n° 9.

Le Messenger galant, un vol. in-18 de 130 pages.

Prix 80 c., et franc de port 1 fr.

A Paris, chez Ch. Villet, libraire, rue Haute-feuille, n° 1.

L'Art de perfectionner l'Homme, ou la Médecine spirituelle et morale; par J. J. Virey, officier de santé en chef à l'hôpital militaire de Paris; 2 vol. in-8°.

Prix br., 10 fr. 50 c., et 13 fr. par la poste.

A Paris, chez Décroville, libraire, rue Haute-feuille, n° 8.

L'Electricité, sa cause, sa nature, sa théorie; le galvanisme, le magnétisme; par M. Limes.

Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. par la poste.

A Paris, chez Levacher, libraire, rue du Hurepoix, n° 3, près le pont Saint-Michel.

S P E C T A C L E S.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, au bénéfice de M. Chéron, une représentation de la Vestale, suivi du ballet de Mirza, orné de divertissemens de la composition de M. Gardel.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, la Femme juge et partie, et Minuit.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique, 1. duc Gemelli.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, — Mardi, la 1^{re} repr. d'un jour à Paris, ou la Leçon singulière, op. com. en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Auj. Chapelain, Mincéoff, et les deux Peres. — Demain, la 1^{re} repr. de l'Etourderie, vaudev. en un acte.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Peau-d'Ane, ou l'Isle-Bleue et la Mer-Jaune, mélod. folie-féerie en 3 actes à gr. spect., préc. d'Arlequin au Café du Bosquet, vaud.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Auj. Grands exercices d'équitation, et les Quatre Fils Aymon.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunat. Auj. exercices sur la corde; les chiens et singes savans, la grande voltige par un singe.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. La ville de Naples et de ses environs, vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.

Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des différens peuples, rue de Seine, faubourg St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles, sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc., est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

(2) Un schelling vaut 1 fr. 20 c. environ; le denier, dont il faut 12 pour faire un schelling, vaut 10 cent., ou 2 sols tournois, à bien peu de chose près.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 6.